LE BOIS DE L'OMBRE
(DEFENSOR – 2)

LIVRE TROISIEME

CHAPITRE LV

Aar' se réveilla, un étrange sentiment à l'esprit. Toute sa vie durant il avait su qu'il ne possédait aucun des dons qu'un véritable chamane devait maitriser. Du Sikr'tah, il ne connaissait que ce que l'ancien chamane lui en avait conté. Pas cette usurpatrice de Brag'ha, mais son vieil ami Ekr'teh qui avait péri avec tant d'autres des leurs il y a de nombreux cycles, alors qu'ils tentaient de gagner leur campement estival.

Brag'ha, il la haïssait. Depuis toujours il essayait de cacher qu'il l'avait en horreur. Cette bâtarde de singe n'aurait jamais dû voir le jour. Mais il avait en tant que Chef de horde le devoir de veiller à la survie des siens. Et la mère de Brag'ha avait refusé de s'en débarrasser, ce n'était donc pas à lui de l'y forcer. Ce faisant, elle savait condamner Brag'ha à une vie de mise à l'écart. Et penser qu'elle avait pu accéder au statut de chamane-guérisseur au sein de sa propre tribu le mettait en rage. Mais il ne devait plus s'en préoccuper. Elle était partie se perdre au Sud avec près de la moitié de la horde. Sans doute y était-elle morte vu qu'elle n'avait pas reparu. Il pensait depuis le début qu'elle et Kra'ohl viendraient ramper à ses pieds pour implorer son pardon et le droit de revenir. Et il aurait accepté. Pour le plaisir de les voir contrits. Et aussi parce qu'ils n'étaient plus si nombreux que ça.

Après leur départ il avait d'abord éprouvé de sérieux doutes. Mais après quelques lunes il en était sûr : il avait fait le bon choix en restant. Il entendait comme une voix intérieure qui lui soufflait, chaque jour, l'idée qu'il était le meilleur chef possible pour la horde. Cette petite voix grandissait au fur et à mesure que l'hiver se refroidissait davantage.

Le stock de poissons avait fondu comme neige au soleil, la famine avait sévi et le froid n'avait pas cessé. La petite voix lui disait de persévérer dans cette direction, de rester car bientôt viendrait la délivrance. Plusieurs d'entre eux étaient morts et les survivants ne tarderaient pas à les rejoindre.

Aar' comprenait à présent ce qu'elle lui soufflait directement à l'esprit. Elle lui parlait. Avec des mots. Et ils restèrent, alors que la plupart réclamaient à grands cris de partir et de suivre le chemin qu'avait pris Brag'ha. Puis un miracle se produisit, qui redonna à toute la horde l'espoir et la foi en leur vieux chef Aar'. Un mammouth égaré était venu s'affaler à quelques mètres de leur campement qu'une belle couche de neige recouvrait. La bête était énorme et leur avait permit de se nourrir pendant plusieurs lunes.

La voix dans sa tête, il en était sûr à présent, c'était le Sikr'tah. Le Grand Esprit, bon pour lui depuis toujours, avait décidé que ce fidèle parmi les fidèles, chef de horde, serait aussi chamane. Il parlait à travers lui.

Ce matin était différent. La voix parla dans sa tête. Mais elle dit cette fois qu'il lui fallait partir. Lever le camp et se hâter vers l'Est. Qu'elle les guiderait dans leur périple, qu'elle trouverait pour eux le havre de paix et de fécondité qu'ils méritaient.

Aar' était élu par le Grand Esprit, choisi parmi tous. Il écouta la voix et au matin suivant, ils étaient partis.

CHAPITRE LVI

Guibeon erre au milieu des décombres brûlants. Partout, des corps calcinés. Les rares rescapés vont sans but, aussi hagards que lui. D'autres sont affalés dans la neige, embrassant des cadavres, ceux de leurs proches brutalement arrachés à cette terre. Des malheureux pris de démence hurlent sans fin en se débattant dans la neige, d'autres fendent l'air de leurs bâtons, gourdins ou épées. Au bout du village, un cadavre se balance, pendu par le cou à la corde qu'il avait préférée au calvaire d'une vie privée des siens.

Lorsque Guibeon réalise enfin toute la portée de cette funeste nuit, l'aube n'est pas loin. Quelques très courts instants ont suffi à lui enlever tous ceux qui lui sont chers, toute sa raison de vivre. Un coq chante quelque part dans les ruines, dans la cendre chaude et le charbon rougeoyant. Comment il a réchappé au massacre celui-là, il l'ignore. À genoux devant les siens qu'il avait alignés côté à côte, il sort subitement de sa torpeur comme si un baquet d'eau glacée venait de lui être balancé en plein visage. Il se dresse d'un bond, saisit sa hache et court vers la forêt et l'endroit où les créatures ont disparu dans les bois, emportant son petit Lothar.

Depuis près de cinq ans il s'est chaque jour reproché de n'avoir rien tenté pour voler au secours de Gersinde lorsqu'elle était peut-être encore en vie. Blessé, anéanti par le chagrin et la peur, il avait tout juste considéré qu'il était vain de tenter de la retrouver, parce que c'est ce que tout le monde disait. La voix de la raison.

Il ne commettra pas deux fois la même erreur. Mais il a à nouveau trop tardé à retrouver ses esprits, et à tout risquer en se lançant aux trousses des monstres. Il pleurera aussi longtemps que nécessaire la perte des siens, mais pas avant d'avoir tenté l'impossible pour sauver son fils.

Deux heures plus tard, alors qu'à l'horizon, un pâle soleil tente une maladroite percée par-dessus les montagnes enneigées, Guibeon se laisse gagner par le désespoir. Son ventre se creuse d'un gouffre qui aspire toute sa vigueur. Il est adossé à un sapin, seul au milieu des bois. Les créatures n'ont laissé aucune espèce de trace qui permette de les pister, malgré une neige abondante. Il n'a nulle idée de la direction à prendre pour retrouver son enfant, le seul membre de sa famille peut-être encore en vie. Toute la matinée il arpente la forêt, sur des lieues et des lieues, n'identifiant que des traces de cerfs, de sangliers, de renards et de loups.

Vers mi-jour, il prend le chemin de sa chaumière en ruine. Il est conscient qu'il n'a aucune chance de revoir Lothar. Jamais. Pourtant il ne se résigne pas. Il lui faut enterrer les siens, préparer son expédition, partir à sa recherche, jusqu'à ce qu'il trouve quelque chose, n'importe quoi qui le guide vers son fils. Il n'a plus rien à perdre, tous les autres l'ont quitté pour toujours.

CHAPITRE LVII

Hormis Guibeon, un seul autre soldat basé à Vertes-Eaux a survécu. La jeune sentinelle ne doit sa survie qu'au fait de s'être ratatinée au fond d'un poulailler. Sa lâcheté lui a sauvé la vie. Le jeune homme tremble encore de tous ses membres. Ecartant du bout des doigts quelques paquets de cheveux blonds de son front, il parle d'une voix curieusement haut perchée que Guibeon ne lui connait pas.

— Il faut me croire, je voulais te prêter main forte, mais mes jambes étaient paralysées. Bon Dieu, bon Dieu. (Il frise l'hystérie. Guibeon le calme en posant une main réconfortante sur son épaule.) Je ne suis même plus sûr de ce que j'ai vu.

— Tu peux l'être, pourtant.

— Mais qu'est-ce que c'étaient que ces choses?

— Je ne sais pas. À présent, écoute-moi bien et fais exactement ce que je dis.

L'aplomb de la voix de Guibeon calme son angoisse. Si cet homme qui vient de voir sa famille partir en fumée reste si calme, il devrait pouvoir faire un effort.

— Prends sans tarder la route jusqu'au Fort des Corbeaux pour faire un rapport détaillé à Vernarius. Qu'il envoie sur place autant d'hommes que possible et au plus vite. Les chevaux sont toujours en vie. Prends-en un et pars sur-le-champ.

— Tu ne viens pas avec moi ?

En guise de réponse, Guibeon claque la croupe du cheval qui part au galop. Il ne peut même verser une larme, modelé dans une chair impassible, inapte à l'émotion. Il entreprend d'ensevelir les siens à l'arrière de la demeure familiale. Machinalement et comme il l'a fait des milliers de fois, il ouvre le portillon des cochons pour que les bêtes puissent s'ébattre dans leur enclos et se rouler dans la fange gelée. Les cochons dérapent ridiculement avec leurs pattes malhabiles sur ces flaques de boue glacée.

Guibeon se rend à côté des tombes de ses aïeuls et de Wulfram, de sa petite sœur dont l'emplacement, estompé par le temps, n'est à présent plus marqué que par des croix de bois. Il creuse péniblement une première fosse à travers le sol gelé. Il la veut confortable, spacieuse, bien plus qu'il n'était nécessaire pour un seul corps. Près des cendres de Wulfram, c'est probablement à cet emplacement qu'Ysegonde sera le mieux. Il la dépose dans sa dernière demeure, à côté de son second et bien-aimé mari. Une unique fosse creusée à côté de la précédente accueille à la fois Lavinia et Theobald. Le vent glacial gèle sa sueur qui imprègne son dos et sa tunique. Il ne mange rien, ça ne lui vint pas même à l'esprit.

La sépulture de sa femme, il décide de l'installer un peu à l'écart, dans un lieu qui n'appartiendra qu'à elle. Le jour tombera probablement sous peu, il a passé la journée à creuser. Il ensevelit Eanna avec l'enfant qu'elle portait, auquel il s'efforce de ne pas jeter un seul regard de peur de garder cette image gravée tout le reste de sa vie au fer rouge. Guibeon-le-fossoyeur entreprend d'imiter les rites chrétiens avant de recouvrir les siens de terre noire et gelée. Il ne reverra jamais plus leurs visages que dans ses souvenirs.

Sa tâche accomplie, il est en nage. Il lui faut changer de vêtements, sinon il attrapera le mal. Ne possédant plus aucun bien terrestre hormis ses animaux rescapés, quelques outils de paysan et ses armes, Guibeon visite plusieurs maisons alentours qui n'ont pas trop subi les ravages du feu. Il dégote rapidement de quoi se vêtir chaudement, mais personne à qui demander la permission. Tous morts. Les jambes d'un voisin, il ne sait qui, traînent au milieu de la pièce. Il s'équipe entièrement et se nourrit de quelques restes glanés où il peut. Il enfile un chaud manteau de laine, des chausses de cuir bien étanches et fourrées, un bonnet qui lui fait l'effet d'un cocon moelleux ceignant sa tête où la sueur des efforts fournis a déjà gelé. Il entre machinalement dans la maison suivante pour voir ce qui pourrait lui servir. Puis dans celle d'à côté. Au sol git une femme morte qu'il reconnait par son aspect et ses vêtements, sans même avoir à la retourner pour voir son visage. Il se trouve dans la maison de Galtard. Il n'y est jamais rentré auparavant, n'y ayant jamais été convié. C'était là sa femme. Probablement le vieux renard est-il mort lui aussi en tentant de sauver les siens. Guibeon tente d'ouvrir le coffre de bois qui doit abriter la fortune de la famille. Il y trouvera peut-être quelque chose d'utile. Une voix rocailleuse, brisée par le chagrin, le fait sursauter.

— Tu es venu te repaître de mon désespoir, ou pour me voler?

Deux yeux brillent dans cette semi-obscurité, emplis de larmes qui les font miroiter. Galtard se lève et s'approche de Guibeon d'un air menaçant.

— Galtard ! Tu es vivant ! dit-il, surpris d'éprouver de la peine pour cet homme qu'il déteste. Tous les miens sont passés dans l'autre monde rejoindre mon père Wulfram.

Galtard qui s'était avancé recule aussitôt de trois ou quatre pas et s'affaisse maladroitement dans les décombres desquels il vient tout juste de s'extirper.

— Je suis le dernier. Ils sont tous morts.

Sa voix ne tremble pas mais il a envie de hurler. Même au milieu de la tourmente, un vilain orgueil oppose les deux hommes. Ils se sont montrés l'un à l'autre dans une position de faiblesse réciproque. Ils partagent pourtant les mêmes souffrances.

— Que sont devenues tes deux filles ?

— L'une éventrée. Derrière la maison. L'autre… L'autre enlevée par ces monstres. La plus jeune. Enlevée dans la forêt. J'ai à peine eu le temps de réagir que tout s'était déjà passé. Enlevée par des démons qui ne laissent aucune trace dans la neige. Enlevée comme ma chère Eanna.

— Eanna ? Galtard, elle… Elle aussi est morte.

Galtard reste interdit et ses yeux ne trahissent aucun changement dans leur expression.

— Et le petit ? risque-t-il.

— Enlevé. Probablement mort. Comme tes filles. Comme tout le monde.

Guibeon se lève car les larmes viennent, il tourne les talons et sort à toute vitesse. Il n'entend pas Galtard sangloter misérablement. Il se dirige vers plusieurs cavaliers qui arrivent à bride abattue sur le chemin. La jeune et boutonneuse recrue qui a donné l'alerte ne fait pas partie des soldats, mais elle s'est visiblement acquittée de sa tâche, sans tomber de cheval. Cinq cavaliers vêtus de brun et de rouge accompagnent Vernarius qui met pied à terre le premier, au même endroit où quelques années auparavant, Guibeon l'a vu pour la première fois.

CHAPITRE LVIII

Vernarius s'approche à grandes enjambées de Guibeon, fendant la neige poudreuse de ses grosses bottes de cuir. Un lourd manteau de laine jeté sur ses épaules, retenu par une massive fibule en fer de la taille de la paume de sa main, il passe outre la pratique militaire et les rapports hiérarchiques. Il serre le jeune homme dans ses bras un bref instant comme on consolerait un fils. Puis lui tape brusquement dans le dos pour signifier que l'accolade doit prendre fin.

— Je suis désolé. Je n'ai pas un seul mot utile pour te réconforter.

Guibeon ne répond rien. Il se contente de serrer ses mâchoires et de hocher la tête, pour remercier Vernarius de sa sollicitude. Ce dernier marche quelques pas, observant l'étendue des dégâts. Il n'est pas revenu dans ce hameau depuis presque quatre années. Il vient se planter devant le jeune homme, et le regarde dans les yeux. Ils sont rouges de fatigue et de tristesse, ternes, vides, eux qui d'habitude brillent toujours d'une étincelle de malice.

— Il faut aller de l'avant. Rien ne les ramènera sur cette terre. C'est difficile à entendre mais c'est la vérité. Je sais par quoi tu passes. Mieux vaut que tu t'y prépares : tu ne t'en remettras jamais. Tu iras mieux, mais jamais tu n'oublieras. La peine, tu ne peux l'éviter, tu dois la traverser et faire avec. On ne peut qu'essayer de comprendre ce qui s'est passé. Et retrouver cet ennemi pour venger tes disparus.

— Mon fils est sans doute encore en vie.

— C'est vrai ? Excellente nouvelle ! Où ?

— Je n'ai pu pister aucune de ces créatures. Dès l'orée de la forêt, toute piste disparaît. Comme s'ils s'étaient volatilisés.

— Le sol est pourtant recouvert de neige, ils auraient dû laisser des empreintes.

— Seul, je n'ai pas pu couvrir toute la zone comme je l'aurais voulu. À présent il est sans doute trop tard. Mais je ne peux pas l'accepter.

— Il faut organiser une battue immédiatement alors.

— C'est perdu d'avance, le temps manque. Et les hommes. Et il va sans doute neiger. Les quelques indices oubliés vont être recouverts jusqu'au printemps. Aussi j'ai une faveur à te demander.

— Dis-moi…

— Je souhaite partir seul.

— Pourquoi ? Tu penses le retrouver ? Et si c'est le cas, tu vas te battre seul contre ces… choses ?

— Je pense que non. Mais quel père je serais si je n'essayais pas de toutes mes forces ? Il est tout ce qui me reste.

— Bon. Je te laisse agir à ta guise, par respect pour toi et pour ta peine. Ne te fais pas tuer. Si ces bestioles encapuchonnées ont fait un tel carnage en si peu de temps, je ne donne pas cher de ta peau.

— Je sais à quoi m'attendre.

— À présent, je dois savoir. C'était quoi, ces tueurs ? Le récit de la sentinelle est confus et absurde. Il parle de monstres flottant dans les airs.

— Je ne suis sûr que d'une chose : même si de loin ils en ont vaguement l'air, ce ne sont pas des hommes.

Il désigne du doigt le bras tranché, os enserré dans une peau blafarde, presque bleutée, couverte de meurtrissures et maculé d'un sang noir épais qui tarde à sécher. Vernarius se penche sur la dégoûtante relique en faisant la moue.

— On dirait la patte d'un gigantesque insecte de cauchemar. Ou d'un macchabée laissé à pourrir tout un hiver dans une cage à corbeaux…

— J'espère trouver un indice laissé par les otages ou par les ravisseurs. Peut-être ont-ils, je ne sais pas… abandonné des cadavres derrière eux.

Sa gorge se serre une nouvelle fois. Pourquoi ses yeux ne pleurent-ils pas ? Une bourrasque fait claquer le manteau de laine de Vernarius, qui le rajuste de son bras droit. Il considère d'un bref regard le village, champ de ruines que seule une armée de démons aurait pu mettre à sac en un temps aussi bref.

— Je t'accorde trois jours pour tes recherches. Seul, puisque c'est ce que tu veux. De mon côté je vais battre la forêt avec quelques hommes sur environ un demi mille. Reviens dans trois jours, ici-même et nous aviserons. Il va également nous falloir enterrer les moines de l'abbaye voisine. C'est jour de festin pour les loups. Messire l'Abbé ornait plusieurs murs, pas tous contigus… Une vraie boucherie. Cet homme de Dieu a provoqué chez l'ennemi une haine féroce.

Guibeon avance vers Vernarius et remercie sans chaleur son mentor et supérieur.

— À dans trois jours, alors, n'oublie pas. Bonne fortune dans tes recherches, Guibeon.

Il ne répond pas. En un instant, après avoir récupéré quelques provisions dans les réserves, il est déjà loin.